



HAL
open science

Narinai Abgaryan : un Kierkegaard arménien au pays de la littérature de jeunesse russe ?

Laure Thibonnier

► **To cite this version:**

Laure Thibonnier. Narinai Abgaryan : un Kierkegaard arménien au pays de la littérature de jeunesse russe ?. Ethique et ironie dans les littératures d'Europe de l'Est au XXe siècle, Apr 2017, Bordeaux, France. ⟨hal-01967884⟩

HAL Id: hal-01967884

<https://hal.science/hal-01967884v1>

Submitted on 1 Jan 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Narinai Abgaryan : un Kierkegaard arménien au pays de la littérature de jeunesse russe ?

Laure Thibonnier

Université Grenoble Alpes, ILCEA4

Narinai Abgaryan est une jeune auteure contemporaine, née en 1971 à Berd, en Arménie, et installée à Moscou en 1993. En 2010, elle remporte un premier succès littéraire avec *Maniounia* [Манюня, 2010], bientôt suivie par deux romans, *Maniounia écrit un roman fantastique* [Манюня пишет фантастичБскБй роман, 2011] ; *Maniounia, le jubilé de Ba et autres aventures* [Манюня, юбилей Ба и прочие треволнения, 2012]. Une grande partie des récits d'inspiration autobiographique composant ces romans avaient initialement été mise en ligne sur le LiveJournal¹ [Живой Журнал] de l'auteur². Depuis leur publication, Narinai Abgaryan a sorti plusieurs livres, dont deux ont été traduits en français (*Dans mon cœur à jamais*³ et *Et du ciel tombèrent trois pommes*⁴), et reçu plusieurs prix littéraires (dont le prix Alexandre Grin, décerné à des auteurs de littérature de jeunesse ayant apporté une contribution remarquable à la littérature russe, en 2015). Les aventures de Maniounia, quant à elles, ont été mises en scène par les théâtres pour jeune public [ТЮЗ] de Samara et d'Omsk.

La présentation de l'éditeur aussi bien que les commentaires des lecteurs insistent sur l'aspect comique de cette trilogie : « un récit d'enfance terriblement drôle⁵ », « C'est un livre drôle sur notre enfance soviétique⁶. » Or, l'humour, comme le rappelait l'appel à communication de cette journée d'études, est voisin de l'ironie, et appelle une première interrogation. En effet, selon l'auteur lui-même, *Maniounia* est destinée à un double lectorat, adulte et enfantin : « Il s'adresse aux adultes qui savent toujours rire. Et aux enfants qui veulent savoir quelle enfance ont eue leurs parents⁷. » Or, le rire pouvant « cimenter l'ordre social » tout autant que « le remettre en cause ponctuellement, voire l'ignorer⁸ », on peut se demander l'on peut rire de tout, surtout avec des enfants (ou des adolescents).

¹ Communauté virtuelle dont les utilisateurs peuvent tenir un blog.

² <http://greenarine.livejournal.com/>

³ Narinai Abgaryan, *Dans mon cœur à jamais*, P., Macha Publishing, 2016.

⁴ Narinai Abgaryan, *Et du ciel tombèrent trois pommes*, P., Macha Publishing, 2016.

⁵ « потрясающе смешной рассказ о детстве » (<http://www.astrel-spb.ru/arkhiv-novostej-2/765-lr-l-r.html>)

⁶ « Веселая книга о нашем советском детстве. » (<https://www.livelib.ru/review/381123-manyunya-narine-abgaryan>)

⁷ « Она адресована взрослым, которые не разучились смеяться. И детям, которые хотят знать, какое у их родителей было детство. » (<http://www.astrel-spb.ru/arkhiv-novostej-2/765-lr-l-r.html>)

⁸ Elsa Marpeau, « Comique », dans *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, Encyclopædia Universalis France, 2016 [livre électronique], p. 306.

Au-delà de cet humour, certains critiques voient dans l'ironie un des traits distinctifs de la poétique de Narinay Abgaryan : « l'ironie inoffensive et l'auto-ironie affirmée qui séduisent les lecteurs dans l'œuvre de Narinai Abgaryan⁹ ». Or, l'ironie implique une attitude critique envers le réel, voire un rejet de ce dernier, qui confinent parfois à un nihilisme intellectuel qui affleure dans cette description par Kierkegaard de l'ironie socratique :

Nous ne trouvons rien de tout cela, mais bien une *ironie* totalement parachevée en son inébranlable négativité contre laquelle vient se briser la puissance objective de l'Etat. Cette puissance même, les exigences que pose l'Etat à l'égard de l'activité de chacun, les lois, les tribunaux, tout perd sa valeur absolue devant Socrate, il s'en dépouille comme de formes incomplètes, s'allégeant sans cesse, il s'élève toujours davantage et voit tout disparaître au-dessous de lui dans une ironique perspective à vol d'oiseau, tandis qu'en une satisfaction ironique il plane là-haut, porté par la conséquence intrinsèque et absolue de l'infinie négativité¹⁰.

A l'ironie nihiliste, Kierkegaard opposait une ironie pédagogique. L'ironie de Narinai Abgaryan réussit-elle à échapper à la distanciation négative, pour faire grandir son lecteur ?

Enfin, Kierkegaard distinguait plusieurs stades sur le chemin de la vie¹¹. Pour lui, le philistin se complait dans son conformisme. Dans une tentative de retour sur soi, l'esthéticien peut d'abord se fuir lui-même et se perdre dans les jouissances, avant, grâce à l'ironie, de prendre une distance vis-à-vis de lui suffisante pour accéder au stade suivant : celui de l'éthicien, capable de faire le choix de ce qui lui semble juste. L'ironie de Narinai Abgaryan révélerait-elle chez elle une semblable prise de position éthique ?

1. Peut-on rire de tout ?

Si *Maniounia* a plu aux lecteurs, c'est en grande partie parce que son auteur les fait rire. Elle utilise pour cela les clichés les plus répandus, dont certains exigent un tact particulier, la frontière entre « faire rire » et « faire rire aux dépens de » étant parfois très mince. C'est notamment le cas lorsque l'humour porte sur les stéréotypes ethniques. Prenons par exemple le prologue du 1^{er} tome, intitulé « En guise d'introduction ». L'auteur y plante le décor des aventures de Maniounia : une petite ville de province arménienne, Berd, à l'histoire ancestrale. Jouant sur le comique de mœurs, Narinai Abgaryan s'arrête sur le caractère local de la population, qualifié de « très particulier » :

⁹ « незлобная ирония и решительная самоирония, те качества, что привлекают читателей к творчеству Наринэ Абгарян » (<http://chitaem-vmeste.ru/reviews/zulali/>)

¹⁰ S. Kierkegaard, « Le concept d'ironie constamment rapporté à Socrate », dans *Œuvres complètes*, t. II, éd. de L'Orante, p. 179.

¹¹ Voir notamment Søren Kierkegaard, *Étapes sur le chemin de la vie*, 1845, (*Lettre au lecteur* § 6, *La sagesse suprême est de ne se repentir de rien – La rémissions des péchés*), traduction de F. Prior et M.-H. Guignot, Gallimard, 1948-1975, p. 383-384.

non seulement personne n'est plus entêté que les habitants de Berd, mais en plus ils s'en enorgueillissent :

Les habitants de cette petite ville sont vraiment très particuliers. Il n'y a personne au monde de plus têtu, voire même de plus frénétiquement buté qu'eux. Leur entêtement leur a valu le surnom, amplement mérité, d'« ânes bâtés ». Vous auriez tort de penser que cela les offense. On peut souvent entendre dans la rue le dialogue suivant :

– Mais qu'est-ce que tu cherches ? Je suis un âne de Berd ! On ne me fait pas changer d'avis comme ça.

– Et alors ? Moi aussi, je suis un véritable âne de Berd. On va bien voir qui fera céder l'autre¹² !

On retrouve ici les procédés comiques de l'exagération (« vraiment très particuliers » [«весьма и весьма специфический»], « il n'y a personne au monde » [«никто в мире не видывал»], « frénétiquement buté » [«остервенело упёртых людей»]) et du paradoxe (se glorifier de l'entêtement, habituellement tenu pour un défaut). Mais cet humour reste bienveillant, parce qu'il ne cherche pas à discréditer, et aussi parce que l'auteur fait partie de ces habitants de Berd si entêtés et parle à ce titre.

Dans le chapitre 12, l'auteur se moque gentiment de l'hospitalité caucasienne, qui exige de l'invité une consommation excessive d'alcool, en la qualifiant de « préhistorique¹³ ». La comparaison aurait pu être offensante : ce qui est préhistorique est volontiers (et pas nécessairement à juste titre) vu comme reculé, barbare et obscur. Mais elle est immédiatement contrebalancée par la métaphore utilisée pour qualifier le comportement de l'invité qui, « incapable de se maîtriser, décida de jouer à la roulette russe et d'éprouver sur lui-même tous les plaisirs de la mort clinique¹⁴. » Cette métaphore renvoie à une autre ethnie, ce qui, là encore, permet d'éviter la stigmatisation. Par ailleurs, elle est renforcée par une hyperbole issue, cette fois, d'un domaine totalement différent et universel (la médecine), ce qui désamorce une nouvelle fois une éventuelle stigmatisation.

Cette même volonté d'éviter toute stigmatisation des uns par rapport aux autres peut être décelée lorsqu'il est par exemple question de religion : les « excentricités goys de Jésus avec la résurrection¹⁵ » de la grand-mère – juive – de Maniounia font écho à l'exclamation du père – arménien – de Narka : « Hors de question qu'un connard muni

¹² N. Abgarjan, *Manjunja*, M., AST, 2016, p. 6-7 : « Народ в этом городе весьма и весьма специфический. Более упрямых или даже остервенело упёртых людей никто в мире не видывал. Из-за своего упрямства жители городка заслуженно носят прозвище «упёртых ишаков». Если вы думаете, что это их как-то задевает, то очень ошибаетесь. На улицах часто можно услышать диалог следующего содержания:

– Ну чего ты добиваешься, я же бердский ишак! Меня убедить очень сложно.

– Ну и что? Я тоже, между прочим, самый настоящий бердский ишак. И это ещё вопрос, кто кому сейчас уступит!»

¹³ *Ibid.*, p. 118-119 : « доисторические кавказские традиции гостеприимства » (« la tradition de l'hospitalité caucasienne, qui remonte à la préhistoire »)

¹⁴ *Ibid.*, p. 119 : « потеряв всякий над собой контроль, решил сыграть с судьбой в русскую рулетку и испытать на себе все прелести клинической смерти.»

¹⁵ *Ibid.*, p. 40 : « гоийские выкрутасы Иисуса с воскресением »

d'un encensoir s'approche de ma voiture à portée d'un tir de canon, compris¹⁶ ? », et s'opposent à la pieuse grand-mère d'origine russe de Narka. Cette attitude de l'auteur se retrouve dans les passages consacrés à la question du genre :

Mes parents se trouvaient être des exemplaires classiques d'homme et de femme. Ma mère rêvait des journées durant à des choses romantiques, alors que mon père... en tant que digne représentant du sexe fort, mon père ne le cédait dans l'art de faire des compliments qu'à une pelle de démineur. Ou à tout autre instrument brutal prédestiné à fendre et trancher.

De ces hommes, on dit chez nous qu'ils sont tendres comme des haches. On le dit avec respect¹⁷.

L'absence de parti-pris de l'auteur et son regard bienveillant pour chacun de ses personnages permettent ainsi au lecteur de rire de bon cœur et en tout respect même sur les sujets les plus délicats.

2. La mise à distance

Inversement, l'ironie, parce qu'elle offre la possibilité de se distancier, permet à Narinai Abgaryan de se désolidariser de préjugés malveillants. Pour reprendre le thème difficile des stéréotypes ethniques, on peut citer en exemple la description de l'arrivée des Tsiganes à Berd, dans le chapitre 7 de *Maniounia*. Narinai Abgaryan ne cache pas que les habitants de Berd partagent le préjugé répandu qui fait de chaque Tsigane un voleur :

Les gens croyaient fermement que les Tsiganes volaient les chevaux et les enfants ; aussi, faute de chevaux, enfermaient-ils leurs rejetons dans leurs maisons¹⁸.

Ici, l'ironie est assurée par l'expression « croire fermement » [«свято верить»], ainsi que par le plus grand sérieux avec lequel le comportement absurde des habitants de Berd est rapporté. Cette ironie permet à l'auteur de ne pas reprendre à son compte cette opinion fautive, et on peut supposer chez elle la volonté d'inciter son lecteur (adulte ou enfant) à observer la même distance envers les préjugés stigmatisants.

Il faut ici remarquer que, dans *Maniounia*, l'ironie est avant tout l'apanage des adultes. Parmi les personnages, c'est Ba, la grand-mère de Maniounia, qui fait sans doute l'usage de l'ironie le plus fréquent et le plus dévastateur. Elle excelle dans le trait d'esprit caustique, y compris sur des sujets sensibles, par exemple politiques :

¹⁶ *Ibid.*, p. 139 : «— Чтобы ни один мудило с кадилом на пушечный выстрел к моей машине не подходил, понял?»

¹⁷ Narinè Abgarjan, *Manjunja pišet fantastičYskYj roman*, M.-SPb., AST-Astrel'-SPb., 2015, p. 104 : «Так уж получилось, что мама с папой являли с собой классический образец женщины и мужчины. Мама круглые сутки мечтала о романтике, а папа... а папа, как истинный представитель сильного пола, в искусстве делать комплименты мог дать фору только саперной лопате. Или любому другому брутальному инструменту, предназначение которого — колоть и рубить. / Про таких мужчин у нас говорят — он нежен, как топор. С одобрением говорят!»

¹⁸ Narinè Abgarjan, *Manjunja, op. cit.*, p. 61 : «Люди свято верили, что цыгане воруют коней и детей, и, за неимением коней, прятали по домам своих отпрысков.»

Maniounia et moi éprouvions un profond respect pour le Secrétaire général Léonid Ilitch Brejnev.
 – Secrétaire général, c'est un prénom ou un nom de famille ? demandâmes-nous un jour à Ba.
 – Secrétaire général, c'est une maladie du cerveau, répondit-elle en ricanant. Incurable, qui plus est.
 – Oh là là, nous attristâmes-nous, le pauvre, il n'a vraiment pas de chance !
 Si le ton sceptique de Ba m'avait alertée, Maniounia n'y avait prêté aucune attention. Elle était fermement convaincue que sans Brejnev et ses amis de cette localité baptisée du nom mystérieux de Cécépécéuès, les méchants capitalistes nous auraient exterminés il y a bien longtemps¹⁹.

Comme le montre la fin de cette citation, les personnages enfantins, de même sans doute que le lecteur enfantin, ne sont pas toujours à même de saisir l'intention ironique du personnage (ou du narrateur) adulte.

Cela ne nuit cependant pas à l'ensemble, dans la mesure où le double lectorat (adulte et enfantin) du livre ménage à l'auteur la possibilité de mener une narration à deux niveaux, à deux degrés, pour l'enfant et pour l'adulte. Lorsque l'auteur adulte manie l'auto-ironie en qualifiant de « féroce²⁰ » l'amitié qui, enfant, la liait à Maniounia, il s'adresse aux deux lectorats. En revanche, l'auto-ironie du narrateur disant « Voilà que je me mets à enchaîner les lapalissades. Quelqu'un va m'arrêter ou quoi²¹ ? » est susceptible d'être plutôt appréciée par le seul lectorat adulte. Ce qui est conforme à l'essence de la littérature de jeunesse : malgré son appellation, elle doit souvent, selon l'expression de Nathalie Prince, « faire sourire l'enfant et, à son insu en quelque sorte, faire sourire l'adulte qui lui présente l'ouvrage²² », et de nombreuses œuvres classées dans cette catégorie n'ont en réalité pas pour seul destinataire l'enfant, voire même n'ont pas été originellement écrites pour ce destinataire²³. C'est d'ailleurs sans doute le cas de *Maniounia*, initialement publiée sur LiveJournal. En effet, la première adresse du narrateur au lecteur qui, par sa langue simplifiée, faussement incorrecte et naïve, et par l'utilisation du pronom « tu », semble avoir été conçue spécifiquement pour un lecteur enfantin, se trouve dans le 2^e volume, dans un récit publié sur LiveJournal en 2010, l'année de la parution de *Maniounia* :

¹⁹ Narinè Abgarjan, *Manjunja pišet...*, *op. cit.*, p. 78-79 : «Мы с Манькой очень уважали Генсека Леонида Ильича Брежнева.

– А Генсек – это имя или фамилия? – спросили мы как-то у Ба.

– Генсек – это заболевание мозга, – хмыкнула она. – Притом неизлечимое.

– Охохо, – пригорюнились мы, – у надо же, как человеку не повезло!

И если меня насторожил скептический тон Ба, то Маньку он совершенно не тронул. Она свято верила, что, не будь Брежнева и его друзей из местности с таинственным названием Ципкакапээсэс, нас бы давно уничтожили злобные капиталисты.»

²⁰ Narinè Abgarjan, *Manjunja*, *op. cit.*, p. 9 : «лютая дружба»

²¹ *Ibid.*, p. 179 : «Что-то сегодня меня потянуло на ликбез, заткнет меня кто-нибудь или как?»

²² Nathalie Prince, « Introduction », *La littérature de jeunesse en question(s)*, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 12.

²³ *Ibid.*, p. 11 : « nombre des ouvrages "par et pour la jeunesse", selon les mots d'Anne Besson, ne semblent pas lui être destinés. Isabelle Cani, dans "Fantaisie ou fatalisme ? Le double langage dans *Les contes du Chat perché*" se demande si *Les Contes du Chat perché* de Marcel Aymé ont vraiment été écrits pour des enfants, et Vincent Ferré dans "Tolkien est-il un auteur pour la jeunesse ?" remarque que Tolkien, souvent classé comme auteur pour la jeunesse, a rarement destiné son œuvre aux enfants, et certainement pas lorsqu'il écrit le *Seigneur des Anneaux*. »

Et vous savez quoi ? Chaque maman, en fait, est aussi une femme. Il faut un certain temps pour le comprendre, mais on finit par le comprendre. Et chaque papa, en fait, est un homme. Voici les découvertes stupéfiantes qui t'attendent dans la première décennie de ta vie riche en événements.²⁴

Pour autant, cette ironie n'est pas destinée aux seuls adultes. Nous avons commencé par signaler qu'elle pouvait prédisposer le lecteur enfantin contre la stigmatisation. Tout l'entourage proche de Narka et Maniounia semble doté de cette propension à l'ironie, dont un un autre des bienfaits est formulé par le père de Narka : « seul le rire guérit les vexations²⁵ ». Or, dans son œuvre, Narinai Abgaryan aborde un sujet douloureux : celui des événements historiques traumatiques qu'ont traversés ses ancêtres (notamment les massacres arméniens du début du XX^e siècle, la Seconde guerre mondiale et les conflits entre Arméniens et Azéris ayant précipité la chute de l'URSS) –, de manière épisodique dans *Maniounia*, beaucoup plus circonstanciée dans *Dans mon cœur à jamais*, destiné au seul lecteur adulte. L'humour et l'ironie semblent bien être ici une recette de famille pour faire face à l'adversité et au malheur. Boris Cyrulnik, bien connu pour ses travaux sur la résilience, soulignait (en citant l'ouvrage *Freud et le rire*) cette capacité qu'a l'humour de mettre la douleur à distance (cette mise à distance propre à l'ironie) pour permettre son dépassement :

L'affect aurait dû être douloureux puisque l'événement a été cruel. Mais la manière de le représenter en le racontant ou en le mimant modifie la souffrance et la transforme en sourire. Aujourd'hui, pour paraître scientifique, on formulerait l'idée différemment, on parlerait du « remaniement cognitif de l'émotion associée à la représentation du trauma ». Mais si l'on accepte d'être simple, on dira sans façons que l'humour est liberté et sublime, que c'est « l'invulnérabilité du moi qui s'affirme et qui non seulement refuse de se laisser imposer la souffrance de l'extérieur, mais même trouve le moyen de convertir les consciences traumatisantes en un certain plaisir »²⁶.

Ainsi Narinai Abgaryan offre-t-elle un exemple de mise à distance ironique permettant tantôt de s'affranchir des préjugés, tantôt de transcender une souffrance intime. L'ironie joue donc ici un rôle édificateur (au sens noble du terme), dont on peut soupçonner qu'il connaît un prolongement éthique.

3. Un Kierkegaard arménien ? La portée éthique de l'ironie de Narinai Abgaryan

S'il s'agit d'étudier la portée éthique de l'ironie de Narinai Abgaryan, le rapport à l'Autre devient un élément central. C'est ainsi que l'auteur utilise l'ironie pour se distancier des préjugés conduisant à stigmatiser l'Autre. Dans l'exemple cité précédemment de

²⁴ Narinè Abgarjan, *Manjunja pišet...*, *op. cit.*, p. 104 : «А ещё знаете чивой? Каждая мама, оказывается, женщина. К этому приходишь не сразу, но приходишь. А каждый папа, оказывается, мужчина. Вот такие удивительные открытия тебя ждут на первом десятке богатой событиями твоей жизни.»

²⁵ Narinè Abgarjan, *Manjunja*, *op. cit.*, p. 101 : «любая обида лечится только смехом»

²⁶ B. Cyrulnik, *Les vilains petits canards*, éd. Odile Jacob, P., 2001, p. 111-112.

l'arrivée des Tsiganes à Berd, c'était l'expression « croire fermement » qui introduisait cette distanciation²⁷. La même distanciation par rapport à une représentation idéologique simplificatrice et erronée de l'Autre, susceptible de semer la division et la haine, peut être observée dans la citation sur Brejnev :

Maniounia et moi éprouvions un profond respect pour le Secrétaire général Léonid Ilitch Brejnev.
– Secrétaire général, c'est un prénom ou un nom de famille ? demandâmes-nous un jour à Ba.
– Secrétaire général, c'est une maladie du cerveau, répondit-elle en ricanant. Incurable, qui plus est.
– Oh là là, nous attristâmes-nous, le pauvre, il n'a vraiment pas de chance !
Si le ton sceptique de Ba m'avait alertée, Maniounia n'y avait prêté aucune attention. Elle était fermement convaincue que sans Brejnev et ses amis de cette localité baptisée du nom mystérieux de Cécépécéuès, les méchants capitalistes nous auraient exterminés il y a bien longtemps²⁸.

Ici encore, le préjugé est introduit (et disqualifié) par l'expression « croire fermement » [«свято верить»], qui implique une mise à distance ironique de l'opinion commune.

Ce refus de la stigmatisation et de l'opposition des uns aux autres remonte sans doute à l'histoire familiale de l'auteur, et est illustrée dans *Maniounia* par le couple de personnages à la fois semblables et dissemblables formé par M'sieur Karapète et le grand-père de Narka. M'sieur Karapète est le fils d'Arméniens rescapés des massacres d'Erzurum, né en France et « rapatrié volontaire » en Arménie soviétique. Par son farouche anticommunisme²⁹, il s'oppose au grand-père de Narka, haut placé dans l'organisation du Parti à Berd et fervent communiste : « Ce membre du parti avait des principes, il croyait dur comme fer à la victoire du communisme et jouissait d'une réputation d'homme honnête comme le cristal³⁰. » Cependant, les massacres d'Erzurum ont également frappé ce grand-père : « Ils [les soldats russes] le sortirent de sous un tas de cadavres démembrés – un petit garçon de cinq ans, apeuré, barbouillé d'un sang qui

²⁷ Nariné Abgarjan, *Manjunja*, *op. cit.*, p. 61 : «Люди свято верили, что цыгане воруют коней и детей, и, за неимением коней, прятали по домам своих отпрысков.» (« Les gens croyaient fermement que les Tsiganes volaient les chevaux et les enfants ; aussi, faute de chevaux, enfermaient-ils leurs rejetons dans leurs maisons. »)

²⁸ II, c. 62 : «Мы с Манькой очень уважали Генсека Леонида Ильича Брежнева.

– А Генсек – это имя или фамилия? – спросили мы как-то у Ба.

– Генсек – это заболевание мозга, – хмыкнула она. – При этом неизлечимое.

И если меня насторожил скептический тон Ба, то Маньку он совершенно не тронул. Она свято верила, что, не будь Брежнева и его друзей из местности с таинственным названием Цшкакапээсэс, нас бы давно уничтожили злобные капиталисты.»

²⁹ Nariné Abgarjan, *Manjunja*, *op. cit.*, p. 227 : «– Здесь так мало этого чудовищного советского вранья! – кричал он в телефонную трубку. Операторы междугородной связи каждый раз, наверное, падали в обморок, когда слышали антисоветчину, которую выкрикивал мсье Карапет. – Живите среди этих товарищей кагэбэшников и не трогайте меня!» (« Ici [à Berd, petite ville de province reculée], il y a tellement peu de cet abominable mensonge soviétique ! criait-il dans le combiné téléphonique. Les opérateurs téléphoniques devaient s'évanouir chaque fois qu'ils entendaient les propos antisoviétiques criés par M'sieur Karapète. Vivez avec ces camarades kagébistes et fichez-moi la paix ! »)

³⁰ Nariné Abgarjan, *Manjunja pišet...*, *op. cit.*, p. 154 : «Партийцем был идейным, свято верил в победу коммунизма и обладал славой кристально честного человека.»

n'était pas le sien³¹. » La fidélité du grand-père de Narka aux idéaux communistes s'explique par la reconnaissance de cet enfant de cinq ans envers les soldats qui l'ont sauvé.

Cependant, malgré leurs divergences politiques, M'sieur Karapète et le grand-père de Narka se rejoignent dans leur refus de cette violence et de cette stigmatisation dont ils ont été victimes, et l'auteur, qui a vécu la montée de la haine et des violences entre Azéris et Arméniens à la fin des années 80, reprend cette idée à son compte :

J'ai retenu à jamais ce mois de juin, et le ciel nocturne et profond au-dessus d'Adler, et ses ruelles bryantes, et ces jours où nous étions tous réunis et où aucune personne normale ne se demandait si tu étais géorgien, russe, juif, ukrainien ou arménien, et on avait l'impression qu'il en irait toujours ainsi et que cette amitié n'aurait ni fin, ni limite.

[...]

Je n'exhorte à rien.

Je vous demande de vous arrêter une minute et de vous rappeler à quel point c'est beau, d'être simplement amis.

C'est ainsi que cela doit être aujourd'hui. Et demain. Et après-demain. Toujours.

Merci³².

Cette acceptation de l'Autre dans sa différence, ou peut-être plutôt au-delà de sa différence, fait naître un rire qui transcende les frontières pour réunir les ethnies, les personnages, mais aussi l'auteur et ses lecteurs. Le passage le plus significatif à cet égard est sans doute celui de la conversation entre le grand-père paternel de Narka, qui ne connaît quasiment pas le russe, et sa grand-mère maternelle russe, qui ne parvient pas à retenir le nom du grand-père (Drastamat Aroutiounovitch). Ces échanges drolatiques confinent à l'absurde, d'où le surnom que leur a donné la mère de Narka (« Kafka prend des vacances » [«Кафка отдыхает»]). En voici un petit extrait :

– Comment t'en va ? s'enquérirait mon grand-père.

– Le temps ? Il fait très chaud à Kirovabad, Darstarmark Artoutiounovitch, dit ma grand-mère, qui se lança dans une longue tirade. [...]

³¹ Nariné Abgarjan, *Manjunja*, *op. cit.*, p. 226 : «Они [русские солдаты] вытащили его из-под груды зарубленных трупов – испуганного, вымазанного в чужой крови пятилетнего мальчика.»

³² *Ibid.*, p. 315 : «Я навсегда запомнила тот июнь, и густое ночное небо над Адлером, и шумные его улочки, и дни, когда мы все были вместе и ни одному нормальному человеку не было дела до того, грузин ты, русский, еврей, украинец или армянин, и казалось, что так будет всегда и этой дружбе нет конца и края.

[...]

Я ни к чему не призываю.

Я прошу вас остановиться на минуту и вспомнить, как это прекрасно – просто дружить.

Вот так должно быть сейчас. II завтра. II послезавтра. Всегда.

Спасибо.»

– Bon ! – répondit mon grand-père en remuant ses sourcils. Il devinait que ma grand-mère ne répondait pas vraiment à sa question, mais ne pouvait pas orienter la discussion comme il le souhaitait, faute de vocabulaire. Et votre fils ? demanda-t-il.

– La route ? La route était absolument stupéfiante, Darstramak Aratioundovitch³³ !

L'échange totalement absurde qui se poursuit suscite cette interrogation de la plus jeune des sœurs de Narka, qui met un point d'orgue à la scène : « Papy, [...] vous êtes tous les deux fous³⁴ ? » De leur côté, la grand-mère de Maniounia et la mère de Narka, que le dialogue fait rire aux larmes (tout comme le lecteur), partagent un bonheur intense qui rejaillit sur les membres de leur famille (l'une utilise l'expression forte de « fête de l'âme », l'autre parle de « bonheur ») :

Sur notre lit, Ba était en proie à des convulsions nerveuses : de toutes ses forces, elle retenait un terrible accès de rire.

– Nadia, disait-elle entre deux sanglots, que se passe-t-il ? Qu'est-ce donc que cette fête de l'âme ?

– Hihihihiii, laissa échapper maman en sortant sur le balcon pour embrasser tour à tour mon grand-père, puis ma grand-mère, quel bonheur ! Pardonnez-moi, mes chéris, mais quel bonheur, Seigneur³⁵ !

Cette acceptation inconditionnelle de l'Autre implique également un positionnement particulier de l'auteur envers ses personnages et ses lecteurs. On a vu précédemment que Narinai Abgaryan dressait le portrait de personnages parfois opposés, sans pour autant prendre parti pour les uns contre les autres. De même, son narrateur n'impose pas son interprétation au lecteur : c'est le sens profond de l'exclamation auto-ironique déjà citée (« Voilà que je me mets à enchaîner les lapalissades. Quelqu'un va m'arrêter ou quoi³⁶ ? »). Cette intention profondément anti-didactique implique un profond respect pour le lecteur, y compris enfant, donc souvent supposé « mineur », incomplet, pas entièrement compétent, et à qui l'auteur serait pour cela en droit d'imposer ses opinions.

Ainsi Narinai Abgaryan rappelle-t-elle que, si humour et ironie sont souvent considérés comme des formes mineures, ils sont en réalité essentiels et d'une sagesse

³³ Narinè Abgarjan, *Manjunja pišet...*, *op. cit.*, p. 151 : «– Как здáров? – любопытствовал дед.

– Погода? Погода, Дарстармарк Артутюнович, в Кировабаде очень жаркая, – зачастила с готовностью бабуля. [...]

– Харóш! – задвигал бровями дед. Он смутно понимал, что бабуля отвечает не совсем по существу, но направить разговор в нужное русло не мог – не хватало лексикона. – А как сын? – поинтересовался дед.– Дорога? Дорога, Дарстрамак Аратиондович, была совершенно изумительной!»

³⁴ *Ibid.*, p. 152 : «Деда, [...] вы оба шамашедшие, да?»

³⁵ *Ibid.* : «Ба корчилаь на нашей кровати, из последних сил сдерживая мучительный приступ смеха.

– Надя, – рыдала она, – это что же такое творится, а? Что за праздник души такой?!

– Ыхыхыыыы, – мама выползла на балкон и по очереди расцеловала деда с бабулей, – счастье-то какое, простите меня, любимые мои, но счастье-то какое, господи!»

³⁶ *Ibid.*, p. 179 : «Что-то сегодня меня потянуло на ликбез, заткнет меня кто-нибудь или как?»

profonde, pour peu qu'on les manie avec bienveillance et respect. C'est ainsi que l'ironie peut effectivement contribuer à une réflexion d'ordre éthique.